

L'ORIGINE SOCIALE, CLÉ DE LA RELATION AVEC LE MONDE DANS «LA HONTE» D'ANNIE ERNAUX

Mirela-Sanda SĂLVAN*

Annie Ernaux (n. 1945) fait dans «*La Honte*» une sorte d'analyse «ethnologique» prenant comme matériel d'étude sa propre personne; elle passe en revue les rites, les croyances et les valeurs qui définissaient les milieux de ses 12 ans – l'école et la famille. Ce livre d'inspiration autobiographique reconstitue quelques épisodes de son adolescence qui ont marqué la conscientisation, à la suite surtout du contact avec l'école, de son appartenance à une classe sociale perçue comme dominée et inférieure. Il en résulte un complexe d'infériorité et le refus d'une identité honteuse que le personnage essaie de nier et de dépasser par une évolution scolaire brillante. Le contact avec l'univers scolaire génère dans notre contexte une fracture du moi, une remise en question des valeurs et des normes familiales et va représenter un facteur d'intégration à une classe supérieure et de désintégration des *habitus* d'origine.

Notre étude va prendre comme base théorique les analyses de fracture sociologique faites par Pierre Bourdieu dans ses livres «*Les Héritiers*» et «*La Distinction*».

L'appartenance à une classe perçue comme inférieure

Pierre Bourdieu [1: 189] compare l'espace social à une carte, les deux constituants des représentations abstraites très illustratives. Les agents de la «carte sociale» ont sur le monde des points de vue qui sont en étroite liaison avec la place qu'ils y occupent. Ils ont tendance à conserver leur position sur la carte s'ils en sont satisfaits ou bien de la

modifier si l'identité sociale qui s'en dégage ne leur convient pas, suite aux différences dévalorisantes qu'elle pourrait mettre en évidence. Annie Ernaux s'encadre dans cette deuxième catégorie, de ceux qui voudraient transformer quelque chose à leur identité sociale, vu les connotations négatives et honteuses qu'elle lui associe. L'identité sociale ne peut s'affirmer que dans la différence, dans la fréquentation des autres différents de soi. C'est le cas, pour Annie Ernaux, du contact avec l'école où elle fait la connaissance d'un monde tout à fait différent du sien, qu'il s'agisse des professeurs ou de la plupart des collègues. Mlle L., l'institutrice, ne ressemble à personne de ses proches: «Je ne connaissais personne de plus instruit dans mon entourage. Ce n'était pas une femme comme les clientes de ma mère ou mes tantes.» [2: 89] En contact avec ce monde, elle comprend que tous les gens ne sont pas identiques, qu'il y a des différences majeures entre eux.

Pour arriver à l'école, la fille traverse plusieurs quartiers chics et se doute des différences entre les gens qui habitent là et sa famille. La topographie de la petite ville qu'elle habite reflète une hiérarchie sociale dont elle commence petit à petit à se rendre compte: «En 52 il me suffisait de regarder les hautes façades derrière une pelouse et les allées de gravier pour savoir que leurs occupants *n'étaient pas comme nous.*» [2: 49] Si dans une première phase ces différences sont des simples constats, elles vont au fur et à mesure entraîner des jugements dévalorisants sur sa famille et un complexe d'infériorité perçu comme culpabilité personnelle et honte.

* Assist., Université «Politehnica» de Bucarest

Une autre expérience évoquée à maintes reprises dans le livre est celle d'un voyage en groupe à Lourdes en compagnie de son père, première occasion où l'adolescente est amenée à fréquenter de près des «gens inconnus qui étaient tous, à l'exception des chauffeurs de car, mieux que nous.» [2: 116] Le comportement du père pendant l'excursion est analysé dans les moindres détails, ce sont surtout ses réactions qui signalent à la petite fille l'existence de deux mondes et son appartenance évidente à celui du dessous: «il n'était pas dans son élément, c'est-à-dire dans une activité et en compagnie de gens correspondant à ses goûts et à ses habitudes.» [2: 117] Il est maladroit, il manifeste de la défiance à l'égard de tout, il ne sait pas comment se comporter au restaurant (il se montre toujours circonspect vis-à-vis de ce qu'on leur sert et fait des commentaires sur le pain et les pommes de terre, les seuls produits qui lui étaient familiers), il s'ennuie et boude dans les musées, il n'a pas certains savoir-faire / vivre indispensables dans ce contexte. Il simule, il imite les autres, il a peur de faire des gaffes, il est hésitant, ne sachant pas quoi faire dans diverses circonstances, ce qui explique le sentiment d'«imposture» que la fille ressent lorsqu'elle regarde ultérieurement la photo de voyage: « nous y apparaissions comme ce que nous n'étions pas, des gens chics, des villégiaturistes.» [2: 24]

Le couple qu'elle forme avec son père pendant l'excursion lui déplaît totalement, car ils sont maladroits, gauchers, ils n'ont pas de guide de voyage, ils ne savent pas se comporter au restaurant. Elle en veut à un moment donné à une jeune fille qui se trouve avec son père dans le même restaurant. Les différences entre les deux couples père-fille la frappent: ses voisins parlent, ils rient, sans se soucier des autres, l'autre fille mange avec désinvolture des plats que la petite Annie n'arrive même pas à reconnaître. Et voilà ses pensées qui marquent son malaise, son désir d'être comme cette fille – volonté des dominés de ressembler aux dominants – mettant en évidence le refus d'une identité sociale dévalorisante qu'elle s'impose de transformer: « Je voyais tout ce qui me séparait de cette fille mais je ne savais pas comment j'aurais pu faire pour lui ressembler.»; «Je savais qu'il existait un autre monde, vaste, avec du soleil écrasant, des chambres avec des lavabos d'eau chaude,

des filles discutant avec leur père comme dans les romans. Nous n'en étions pas. Il n'y avait rien à redire.» [2: 125, 127]

Ces expériences concentrent une tension extraordinaire et elles sont enregistrées dans les moindres détails par leur petite protagoniste. Pierre Bourdieu remarque un excès de mémoire, évident chez Annie Ernaux, dans le cas des personnes qui ont subi des expériences humiliantes. Ces offenses indirectes, rangées par Pierre Bourdieu dans la catégorie de «la violence symbolique», sont associées par les enfants à une sorte de culpabilité personnelle et engendrent inévitablement la volonté de se débarrasser du poids représenté par cette identité indésirable.

Rapport à l'école

La famille et l'école représentent, dans cet ordre, les deux premières instances de socialisation de l'individu. Elles donnent des verdicts positifs ou négatifs, dirigent et contrôlent les performances des enfants, encouragent ce qui est considéré acceptable et accusent ce qui ne l'est pas.

Dans le cas de la petite Annie – qui est dans sa famille la première à aller dans une école privée et dans le quartier une des rares exceptions à bénéficier de ce privilège – l'école privée catholique est le choix précoce d'une ambition sociale. C'est par l'intermédiaire de l'école que ses parents espèrent qu'elle va bénéficier d'une insertion sociale positive. L'école privée est l'instance suprême pour ses parents: «Qu'est-ce qu'on dirait au pensionnat, si on voyait ce que tu fais, comment tu parles, etc.»; «Il ne faut pas que tu sois mal vue à l'école.» [2: 107] Ils ont l'air de perdre leur discernement, leur capacité de juger et d'analyser en face de ce dieu représenté par l'école et ses enseignants. Rien de ce qui se passe à l'école n'est contestable, il faut se conformer sans mot dire à toutes les règles, comme à des prescriptions divines qu'il serait exclu de remettre en question. Les parents sont prêts à tout moment à renoncer à leur autorité pour ne pas contrarier les principes prônés par l'école catholique. Heureusement, Annie est une très bonne élève, la première de sa classe, ce qui rend ses parents très fiers de répéter à chaque fois que l'occasion se présente «L'école est tout pour elle.» [2: 100] Mais une analyse de l'expérience scolaire à partir des

seuls résultats mènerait inévitablement à des conclusions très superficielles et dépourvues de pertinence.

Pierre Bourdieu [3] démontre que tous les enfants n'ont pas la même expérience de l'école même s'ils participent aux mêmes activités scolaires. La perception de l'univers scolaire est conditionnée par l'origine sociale. Si pour les enfants – et plus tard pour les étudiants – issus des classes supérieures faire des études c'est quelque chose de très naturel (car toute la famille a fait cela), pour ceux qui proviennent des classes moyennes et défavorisées la situation est un peu différente: il y a un enjeu majeur pour eux, leur projet scolaire est beaucoup plus réaliste et dans leur cas les études représentent une occasion qu'il ne faut pas perdre, à savoir celle d'avancer dans la hiérarchie sociale. Ce désir inavoué suit tout le temps Annie Ernaux, de manière plus ou moins consciente: elle est l'enfant d'origine modeste qui a les meilleurs résultats scolaires de sa classe, qui devient grâce à ces réussites au moins l'égale de ses collègues désinvoltes et souriantes habitant les quartiers du centre.

Bourdieu démontre que la logique de la classe d'origine préside au rapport que les élèves et plus tard les étudiants vont entretenir avec leurs études. C'est cela qui explique que très souvent les élèves qui proviennent des milieux défavorisés obtiennent les meilleurs résultats à l'école, comme dans le cas de la petite Annie. Ces enfants sont très motivés, ils se rappellent qu'ils ont un projet d'études très réaliste, qu'ils doivent démontrer quelque chose. Pour eux, les études sont une dette transformée, par la motivation et l'ambition, en désir.

Rapport à la culture

Le rôle de la famille est essentiel dans l'évolution scolaire des enfants. Pierre Bourdieu [1, 3] montre que dans le milieu petit bourgeois tout ce que les parents peuvent transmettre aux enfants pour les soutenir dans leur parcours scolaire c'est une attitude positive envers la culture, le désir de se l'approprier, à la différence des milieux aristocratiques où les parents transmettent aux enfants des connaissances et des usages effectifs qui vont leur rendre service à l'école, surtout dans le cas des études de facture humaniste (la

fréquentation des cinémas, du théâtre, de l'opéra, des concerts, des bibliothèques). Dans ce cas, le capital hérité de la famille a très souvent un rendement effectif à l'école, par la familiarité que les enfants issus de la classe bourgeoise ont avec la culture. Bourdieu met en évidence la différence majeure entre «l'apprentissage précoce, naturel et insensible» fait en famille, dès l'enfance, et «l'apprentissage scolaire tardif, méthodique et accéléré». Dans «*La Distinction*» il insiste sur le rapport familial à la culture des enfants issus des classes supérieures, à la différence du rapport lointain, contemplatif et dissertatif de ceux qui n'ont pu bénéficier que d'un apprentissage scolaire de la culture. Le mode d'acquisition différent engendre selon Bourdieu des rapports différents à la culture.

L'attitude bienveillante envers la culture spécifique des classes défavorisées va plus loin dans le cas de la mère de la petite Annie, se transformant en pratique, à commencer par son intérêt pour la religion, complété par la lecture des revues et des romans. Ce désir de s'élever est tout à fait absent chez le père qui ne manifeste aucune attraction pour les activités dites culturelles. Voilà son comportement pendant le voyage: «Dans les visites d'églises et de châteaux, il restait à la traîne, paraissant s'acquitter d'une corvée pour me faire plaisir.» [2: 117] Il se sacrifie pour faire plaisir à sa fille, il s'acquitte d'une corvée, tout en gardant une forte dose de contrariété. Il ne peut pas comprendre comment on peut jouir en face d'un tableau, par exemple. C'est la même perception que dans le cas des études, qui ne sont pour lui qu'un sacrifice nécessaire pour accéder à une position sociale meilleure. C'est pourquoi il est contrarié à voir que sa fille trouve un véritable plaisir à lire ou à travailler pour l'école.

Cette attitude du père confirme le fait que le goût esthétique et l'attraction pour le grand art ne représentent pas un plaisir des sens, que tout le monde ne les ressent pas et qu'ils sont donc inexistantes en l'absence d'une éducation adéquate. Suzanne Langer, citée par Bourdieu dans son livre «*La Distinction*» nuance cet aspect: «Autrefois les masses n'avaient pas accès à l'art; la musique, la lecture et même les livres étaient des plaisirs réservés aux gens riches. On pouvait supposer que les pauvres, *le vulgaire* en avait joui également, si la possibilité leur en avait donnée. Mais aujourd'hui où chacun peut lire,

visiter les musées, écouter de la grande musique, au moins à la radio, le jugement des masses sur ces choses est devenu une réalité, et, à travers lui, il est devenu évident que le grand art n'est pas un plaisir direct des sens. Sans quoi il flatterait – comme les gâteaux ou les cocktails – aussi bien le goût sans éducation que le goût cultivé.» [1: 32]

La disposition esthétique ne se constitue donc, selon Langer – avec qui Bourdieu est tout à fait d'accord – que dans une expérience du monde affranchie de l'urgence et dans la pratique d'activités ayant en elles-mêmes leur fin. Elle suppose la capacité et la possibilité de prendre ses distances vis-à-vis du monde, attitude qui est à l'origine de l'expérience de vie de type bourgeois.

Rapport à la langue

Le rapport à la langue est similaire au rapport à la culture. La compétence linguistique, tout comme la compétence culturelle, reste définie par ses conditions d'acquisition.

Pour revenir à notre livre, on va dire que l'univers familial de l'enfance d'Annie se superpose à un monde où l'on parle peu et mal. Parler bien suppose un effort, chercher un autre mot à la place de celui qui vient spontanément, «emprunter une voix légère, précautionneuse, comme si l'on manipulait des objets délicats» [1: 54] Suite à la fréquentation de l'école, l'adolescente commence à corriger ses parents, surtout son père, qui lui réplique à chaque fois qu'il sait très bien ce qu'il faut dire, mais que ça va plus vite comme ça, c'est-à-dire avec des fautes.

On remarque donc un primat de la fonction sur la forme dans le cas de l'utilisation de la langue. Ce franc-parler populaire s'oppose au langage très censuré et soigné de la bourgeoisie, où la forme l'emporte sur la fonction. Cette remarque peut être étendue – Bourdieu l'a fait à partir des études approfondies – dans d'autres sphères, comme celle alimentaire, du choix des vêtements ou des meubles.

L'incident qui ouvre le livre – la scène de violence physique entre les parents, sous les yeux de la petite enfant – ne revient jamais dans la discussion, le langage n'ayant jamais la fonction de résoudre les conflits, de les analyser. Lorsqu'il y a une tension en famille, le langage ne compte jamais parmi les possibles

médiateurs du conflit, laissant inévitablement place à la hargne ou à la criallerie.

La langue n'a donc qu'un rôle fonctionnel dans l'univers familial de la petite Annie, ce qui explique le fait que les adjectifs du romans qu'elle lit: «un air *altier*, un ton *maussade*, *rogue* (*dédaigneux*, *méprisant*, *froid et dure*), *hautain*, *sarcastique*, *acerbe*» [2: 69] semblent ne pouvoir jamais qualifier une personne réelle de son entourage. Il s'agit donc dans ces livres d'un monde tout à fait différent du sien. Le changement est aussi fort lorsqu'on compare le langage familial à celui qu'on parle à l'école ou dans les quartiers du centre. C'est un passage évident d'un espace où l'on parle mal français à un autre où l'on le parle bien et d'une manière tout à fait différente (à l'école, par exemple, on ne dit jamais portemanteau, on dit patère et on vouvoie tout le monde, même les petites de 5 ans).

Rapport aux vêtements

Le rapport avec la langue se retrouve à un autre niveau dans la relation entretenue avec les vêtements. Dans le monde où bouge la petite Annie, les vêtements ont avant tout un rôle fonctionnel. On en fait dans son milieu un usage réaliste, fonctionnaliste, privilégiant la substance et la fonction au détriment de la forme.

Il y a en tout premier lieu un soin évident pour les vêtements qu'on porte lorsqu'on sort, auxquels on prête une attention particulière. C'est pourquoi après la messe dominicale, la petite fille ôte ses affaires du dimanche et enfille une robe se lavant facilement. A Rouen, par exemple, ville la plus proche, personne ne s'y rend vêtu en «tous les jours». Les gens ont des vêtements adéquats pour chaque type de situation – et on pense surtout aux contextes qui impliquent une sortie dans le monde et le contact avec les autres. Il y a donc une frontière nette entre les vêtements qu'on porte pendant les dimanches et les fêtes et ceux dont on se sert pendant les autres jours. L'armoire peut refléter cette hiérarchie. Pierre Bourdieu remarque que cette différence dedans/dehors, chez soi/pour autrui, quotidien/extra quotidien s'efface petit à petit à mesure que l'on avance vers les classes appartenant à la haute bourgeoisie, qui refusent ce type de distinction.

Il y a d'autre part des remarques à faire sur la tenue qu'on porte dans le monde domestique et les vêtements du dessous. La robe de chambre et le peignoir, par exemple, étaient considérés dans la famille de la petite Annie comme des accessoires de luxe, incongrus, voire risibles pour des femmes s'habillant aussitôt levées pour travailler. Ces articles vestimentaires qui ne sont jamais vus par les autres sont le plus souvent inexistantes ou bien on leur alloue une importance insignifiante. Illustratif de ce point de vue est l'épisode du retour à la maison de la petite fille, en compagnie de la maîtresse et des copines de l'école privée, après une fête organisée par l'école. A une heure tardive de la nuit, sa mère leur ouvre la porte habillée d'une chemise froissée et tâchée, image qui rend Annie honteuse («Notre vraie nature et façon de vivre a été relevée à travers la chemise douteuse de la mère») et laissent les autres sans réplique.

Un autre exemple illustratif pour le rôle fonctionnel et pratique du vêtement dans ce monde populaire est celui du costume de gymnastique que la fille avait porté pendant une fête scolaire. Elle met ce costume pendant le voyage à Lourdes et une fille lui demande si elle avait participé à la fête de la jeunesse. Dans un premier temps, Annie prend cette question pour une marque de connivence, ce n'est que plus tard qu'elle réalise que la question signifiait autre chose, plus exactement: «tu n'as rien d'autre à te mettre que tu t'habilles en gymnastique» Mais, dans son monde, ce costume devait être usé une fois la fête de la gymnastique passée. Et les exemples pourraient continuer.

La différence entre ce que Bourdieu appelle goûts de liberté / goûts de nécessité s'avère utile pour expliquer les choix et les comportements des gens appartenant à cet univers. Ils vivent dans un monde dominé par les urgences et les intérêts ordinaires. C'est pourquoi leurs choix sont dictés des goûts de nécessité, spécifiques aux classes placées à la base de la hiérarchie sociale. A ces goûts de nécessité s'opposent les goûts de liberté, qui apparaissent dans les conditions où est créée une disponibilité générale au gratuit, au désintéressé. Ces goûts apparaissent dans le cas des gens qui sont en mesure d'affirmer leur

pouvoir sur la nécessité dominée. Le goût esthétique invoqué dans une section antérieure est bien sûr un goût de liberté.

Rapport à l'espace

Nous allons débattre dans cette dernière section le rapport à l'espace et la manière dont il se construit pour notre protagoniste à partir de son expérience infantine en famille. Née dans une petite ville provinciale, Y., comptant environ sept mille habitants, pour cette enfant l'univers est réduit au «par chez nous» - le pays de Caux, sur la rive droite de la Seine, entre Le Havre et Rouen. Ce monde, comprenant le commerce de ses parents, le quartier, la ville et ses environs représente un espace sécurisant, qu'on connaît très bien et où l'on bouge à l'aise. Tout ce qui dépasse ces frontières est défini tout simplement par le syntagme «par là-bas» et implique l'inconcevabilité d'y vivre.

Rouen est la ville la plus proche où l'on se rend une fois par an pour la visite chez l'oculiste et l'achat de lunettes. C'est un monde différent, qui exerce de la fascination et en même temps une certaine peur, où il y a tout et où personne ne s'y rend vêtu en «tous les jours». Quant à Paris, il semble impossible d'y aller autrement qu'en voyage organisé, à moins d'y avoir de la famille susceptible de vous guider. Prendre le métro c'est déjà une expérience extrêmement compliquée qui exige du courage. Ces gens ne se déplacent que pour des raisons très précises et bien justifiées. Partir semble un acte téméraire et on a une admiration profonde pour ceux qui n'ont pas peur d'aller partout (l'inconnu fait peur, comme autrefois dans le cas des voyageurs qui partaient à la découverte de terres nouvelles).

L'expérience du voyage à Lourdes ne fait que confirmer cette relation à l'espace. Au fur et à mesure que le car descend vers le sud, le *dépaysement* s'empare de la petite fille. Elle a peur de ne plus jamais revoir sa mère, elle est intimidée et ressent une vague appréhension de tout. Si le voyage est une expérience agréée par les bourgeois – leur confirmant en quelque sorte leur statut maître par la «conquête» de l'espace – il fait peur à ces gens simples, habitués à vivre dans leur

univers dont ils connaissent chaque recoin et où rien n'est en mesure de les surprendre ou de les contrarier. Le voyage est, comme le goût esthétique ou les vêtements raffinés, l'expression de ce que Bourdieu appelle un goût de liberté.

RÉFÉRENCES

1. Bourdieu, P., *La Distinction*, Editions de Minuit, Paris, 1979
2. Ernaux, A., *La Honte*, Gallimard, Paris, 1997
3. Bourdieu, P. et Passeron, J.-C., *Les Héritiers*, Editions de Minuit, Paris, 1985